

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 52

Artikel: Cllia dâo papagai
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199095>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

comme ça un peu à la bonne, et pi avec ça tant pouette, y paraît, les cheveux rouges, la figure toute piolée. Y faut avoir du goût, quand même. Enfin, que voulez-vous, quand on cherche de l'argent, on n'est pas tant difficile.

SOPHIE. — Ora, qui l'aurait cru de ce Charles qui a tant bonne façon.

ROSINE (*à part*). — Charles, me tromper ainsi, après tout ce qu'il m'a promis !!

JEANNETTE. — Taisez-vous, je vous dis que ce n'est rien qu'un engueuseur de fille. Mais c'est que le plus joli : je sais quelqu'un à qui il a dû dire qu'il était pas entrepris, que si celle de Villars lui manquait, il en avait une autre par ici, et qu'il aurait toujours un poire pour la soif.

ROSINE (*à part*). — Oh ! un poire pour la soif, moi !!

JEANNETTE. — C'est moi qui le lui cordrais, si il finissait par se trouver entre deux chaises !... Eh mon té, moi qui suis là à nioutzer, mon fils ne va pas savoir par où j'ai passé... Je me sauve.

PIERRE D'ANTAN.

Cliia dão papagai.

Se totès lè bitès ne sàvont pas dévezà coumeint no z'autro, y'ein a tot parai min à cllião papagai po dessuyi lè dzeins ; lè z'ons sàvont sublii : « Roulez tambours », dái z'autro : « Marie trempe ton pain » et bin d'autro z'aférès que fâ pardi galé lè z'ouré ; mâ, l'est lo diablio, clliãoz oséssontotcoumeint lè bouébo qu'ont bin rimâ n'alegon, ne sublioni et ne dévezont que cein qu'on lão z'a signoulâ et que l'ont apprai, kâ, po portâ on toste à on n'abbay, salut, bernique ! faut onco no z'autro !

Ora, vo sédès que cllião vilho monsus et cllião vilhès damuzallès que ne sè sont jamé mariâ ont la nortse dè sè teni totès sortès dè bitès pè lão païlo, l'ont dái tsins, dái matous, dái tsattès, dái verdzassès et bin soveint po fini la ménadzéri, l'ont dái sindzo et dái papagai. L'est veré que, quand on est tot solet pè l'hotô, on ne pâo pas djuí ni ai carlès, ni à merolet, ni à pigeon vole, et cllião bitès vo tignont compagni et dinse lo temps modè pe rudo.

On vilho monsu que dévorâvè amont per Bor sè tegnai ion dè cllião perroquets et cé z'inquie étai on tot galé qu'avâi dái ballès pilionmès verdès, dzauno et rodzo ; et avoué cein, on tot malin : subliiavè totès sortès dè ringues ; savâi mimameint tsantâ on verset dão chaumo-treintè-quattro ; bréfe, c'était on papagai d'attaque et lo monsu que vo dio l'âi tegnai tant que l'ârâi amâ bin mè quâ sa fenna, se l'ein avai zu iena.

Lo tsautain, quand lo sélao baillivè fermo, saillessâi la dzéba, la crotisiv à l'eingon de la fenêtra et lè bouébo ein sein revêgneint de l'écoula s'arrêtvant adé po ouré dévezâ noutron Jaco et l'âi criâvont on moué dè guieu-séri que l'ozè sùt astout rederer.

On dzo que cé monsu n'avâi pas bin recliou la portetta dè la dzéba, vouaïque lo Jaco, que ne demandâvè pas mi dè férâ na bou'n'escametta, que fot lo camp po allâ roudâ tantquie pè lè Terreaux et que va sè pertsî à n'on quatriémo su la fenêtra d'on pourro ovrâi. Stuce que ne sè tsaillessai pas dè gardâ cé osé lo fê mettrè su lè papai et lo leindéman, lo monsu s'aminé ào grandécime gallo po vouaiti se l'etâi per hazâ lo sin.

L'accrotse lo perroquiet, sè met à lo grattâ su la tête avoué lo bet dão dái et l'osé sè lais-sivè férâ.

— Est-te bin lo voutro ? l'âi demande adon l'ovrai.

Et lo papagai, que lo vilho tegnai adé sè met à boailâ pè trai iadzo :

— Imbécile ! imbécile ! imbécile !

— Vo vâidès, dese adon lo vilho se nè m'a pas bin recognu !

Le pensionnaire des Blession.

I

— Madeleine, donnez-moi mon ombrelle et mes gants, je dois sortir.

— Madame emmène-t-elle les enfants ?

— Non, ils m'embarrasseraient... Mais faites-moi le plaisir, maintenant que nous avons un pensionnaire appartenant à la noblesse, de dire désormais en parlant de ma fille et de mon fils : *Mademoiselle et Monsieur Paul*. A leur âge d'ailleurs — dix ans et douze ans — ils ne doivent plus être traités en bébés.

— Monsieur et Mademoiselle ! jamais je ne pourrai. Comment voulez-vous que je les appelle ainsi, ces chers petits que j'ai vu naître, que j'ai allaités et dorlotés ? Ils m'aiment comme si j'étais leur mère. Et je devrais leur dire en les bordant dans leur lit : « Monsieur et mademoiselle veulent-ils un gros bécot de leur vieille Madelon ? »

— Vous ne les embrasserez plus, Madeleine ; ces familiarités-là, c'est bon chez les gens qui n'ont pas de naissance.

— Alors, j'aime autant m'en aller.

— Vous ne ferez pas cela, Madeleine : je vous dois une année de vos gages ; si vous nous quittez, on croira que je vous ai chassée pour ne pas vous payer.

— Hé ! je ne sais que trop que je ne pourrai me résoudre à me séparer d'eux. Que deviendraient-ils sans moi, les pauvretés, et qui prendrait soin des oiseaux de M. Blession ?

— Vous oubliez, Madeleine, que vous parlez à Mme Blession d'Avenaire... Passez-moi mon chapeau, je suis pressée. Et maintenant allez dire à monsieur que je conduis notre pensionnaire au cirque de la place du Marché et que je le prie de promener monsieur Paul et mademoiselle.

— C'est bien, j'y vas. Mais si j'ai un conseil à donner à madame, c'est de prendre garde à M. le pensionnaire ; il a une frimousse de Bohémien qui ne me revient guère, et...

— Décidément, Madeleine, vous avez juré de me mettre hors de moi, aujourd'hui. Sachez que M. le comte d'Aprica est un jeune homme d'une des familles les plus illustres de Naples. Il est l'ami personnel du roi Victor-Emmanuel. Dernièrement, il a reçu des mains de Sa Majesté elle-même la rosette de commandeur de la couronne d'Italie. Venu dans le canton de Vaud pour en étudier l'histoire et les patois, il nous a fait l'honneur de choisir notre maison pour y séjourner, et je ne souffrirai pas que vous vous avisez de lui manquer de respect. Vous êtes une bonne fille, Madeleine, mais, comme on dit, vous n'avez pas inventé le fil à couper le beurre, et vous ne distinguerez jamais un homme d'un autre... Mais j'entends M. le comte... Le voici.

— Belle madame, ze vous saloue. Sommes-nous prête ? L'heure de la représentation s'avance.

— Mille pardons, monsieur le comte, de vous faire attendre. Je suis à vous maintenant.

— Oune petite question indiscreté, belle madame : vous n'oubliez pas de prendre votre portemonnaie, n'est-ce pas ? Mon banquier de Naples ne m'a pas encore envoyé les mille lire que z'attendais pour la fin d'ois pasé et ze seraïs ainsi privé du plaisir de vous offrir oune fauteuil au cirque. Mon banquier est oune canaille.

— Votre banquier, monsieur le comte, a fort bien fait : vous ne sauriez que faire de tant d'argent dans notre modeste cité.

— Eh bien, bellissime madame, daignez accepter mon bras, et partons.

Tandis qu'ils s'éloignent, M. Blession, en robe de chambre, nourrit ses canaris et ses chardonnerets. Avec son violon et ses livres, ses oiseaux sont sa grande passion et absorbent toute son existence.

M. Blession était fait pour vivre en ermite. Il n'a jamais pu comprendre le monde. Ses enfants lui paraissent aimables, mais leur babil le lasse au bout de cinq minutes. Quant à sa femme, il la subit avec une résignation chrétienne. Malgré treize ans de vie commune, elle et lui ne se connaissent pour

ainsi dire pas. C'est Mme d'Avenaire qui les maria, s'emparant du pauvre homme dans un véritable guet-apens, une scène de séduction machinée par elle, la fille se précipitant au cou de M. Blession, qui ne s'y attendait guère, et la mère, tragique, bondissant avec des gestes de théâtre : « Vous avez ravi l'honneur de mon enfant, vous le lui rendrez, Monsieur ; sinon je vous poursuivrai devant les tribunaux, et toute la ville saura votre abominable conduite ! »

M. Blession ne put pas même répondre qu'il n'avait rien ravi du tout. La menace d'un procès l'avait atterrâ. Il courba la tête, se laissa conduire par les deux femmes chez l'officier de l'état-civil et épousa. Sa belle-mère ne jouit pas longtemps de la joie d'avoir forgé cette union : elle mourut d'une indigestion gagnée le jour de la noce.

Dans la petite ville, ce mariage fut un événement qui défraya les conversations pendant longtemps. Les uns plaignaient la belle et jeune Mme Blession d'être condamnée à vivre avec un ours ; les autres prenaient le parti du mari et déclaraient qu'un homme de son savoir et de son mérite devait souffrir le martyre aux côtés d'une petite personne vaniteuse et sans cœur, qui n'en avait voulu qu'aux écus de M. Blession.

Ces écus, hélas ! il y avait belle lurette qu'ils étaient entrés dans la poche des fournisseurs. Pour subvenir aux besoins du ménage, M. Blession se résigna à courir le cachet. Il donnait des leçons de français et de violon. Cela rapportait tout juste de quoi ne pas crever de faim, et grâce encore au dévouement de Madeleine, qui faisait des miracles d'économie et qui ne demandait presque jamais un sou de ses gages. Pour aider à faire bouillir la marmitte, comme elle disait, elle avait conseillé à sa maîtresse de prendre des pensionnaires, ce qui est la principale industrie de l'endroit.

Mme Blession trouva l'idée excellente, et, sans consulter son mari, elle fit savoir qu'elle recevrait un ou deux jeunes gens de distinction, désireux d'apprendre le français. »

Sans le vouloir, la bonne Madeleine contribua par là à rendre ses maîtres toujours plus étrangers l'un à l'autre et à priver leurs rejetons des douceurs de la vie de famille. Aussitôt que des pensionnaires furent admis à son foyer, Mme Blession n'eut de pensée que pour eux. Son mari ne comptait plus. Quant à Paul et à sa sœur, ils s'élevaient comme ils pouvaient. Madeleine, heureusement, veillait sur eux comme s'ils eussent été ses enfants. Quand leur mère les chassait de la salle à manger ou du salon, sous le prétexte qu'ils importunaient les pensionnaires, c'est auprès d'elle, dans sa cuisine, qu'ils se réfugiaient.

Après avoir eu en pension un Bulgare, puis un Anglais, auquel avaient succédé deux officiers allemands aussi fat et impertinent que l'autre, mais payant largement, Mme Blession se trouvait gratifiée du signor Francesco, comte d'Aprica. Comme on vient de le voir, ce noble personnage n'en imposait pas le moins du monde à Madeleine. Les enfants le fuyaient et M. Blession feignait de l'ignorer complètement. Seule, la maîtresse de maison était tout aux petits soins pour lui. Son titre, ses belles manières, sa façon de l'émerveillaient. « Ne vous offusquez pas de l'insociabilité et du matéisme de mon mari, lui disait-elle ; il souffre d'hypochondrie. » Elle était fière de présenter son semillant pensionnaire à ses connaissances et avait accepté avec empressement de l'accompagner au cirque forain qui venait de planter sa tente sur la place du Marché.

Madeleine à son maître : « Monsieur veut-il prendre à la promenade les enf... , je veux dire : Mademoiselle Sophie et monsieur... Non, monsieur et madame... Enfin, le fils et la fille de monsieur ? »

M. Blession donna un dernier morceau de sucre à ses oiseaux, prit son chapeau et, sans ouvrir la bouche, attendit que Madeleine lui eut amené les enfants. Tous trois sortirent, lui marchant le dernier, machinalement.

Une heure et demie plus tard, comme ils rentraient, ils rejoignirent devant leur demeure Mme Blession et M. d'Aprica. Elle et le comte causaient avec animation.

— Ma cère madame Blession, disait le pensionnaire, ze retourne au cirque demain, et après-demain et tous les zours. Cette équouière hongroise est oune grande artiste ; elle mérite que ze l'encourage de mes applaudissements.